LE 23 FÉVRIER 2022

LES SEIGNEURS DE LA TERRE
Tome 6 : Résilience
48 pages – 240 x 320 mm – Cartonné
Prix TTC : 14.95 €

DÉJÀ PARUS

CONTACTS PRESSE

FRANCE – Élise Brun
Éditions Glénat – 24 Avenue du Maréchal de Lattre de Tassigny 92772 Boulogne-Billancourt
Tél. : 01 41 46 11 28 / elise.brun@glenat.com
BELGIQUE – Stéphane Levens (Mme)
Tél. : +32 479 749 598 / stephanelevens@gmail.com

Glénat
www.glenatbd.com

9596868

DOSSIER DE PRESSE

LES SEIGNEURS DE LA TERRE

RÉSILIENCE
Dernier tome de la série
de Fabien Rodhain et Luca Malisan

(1) RUDOLF STEINER (1861 – 1925) EST LE FONDATEUR DE L'AGRICULTURE BIODYNAMIQUE, QUI EST UN DES COURANTS FONDATEURS DE L'AGRICULTURE BIOLOGIQUE. NÉANMOINS, LA CERTIFICATION BIODYNAMIQUE (LABEL DEMETER, OU ENCORE BIODYVIN DANS LE VIN) EST PLUS EXIGEANTE QUE LA CERTIFICATION BIO.

Cultiver son jardin est un acte politique.

Geoffroy Serein, le chercheur spécialisé dans les effets des pesticides et OGM, est toujours hospitalisé, dans un état critique. Pendant ce temps, Florian et quelques amis activistes se retrouvent en Belgique pour créer une force citoyenne apte à contrer les lobbies de l'industrie pharmaceutique et à favoriser l'autonomie alimentaire. Ils se fendent d'un post dénonçant l'attentat réalisé contre leur ami Geoffroy. L'article fait grand bruit et pousse un mystérieux internaute à contacter Florian. Derrière le pseudonyme BFE (Bio For Everyone) se cache en réalité le dirigeant d'un grand groupe à l'éthique plus que douteuse... dont l'objectif est de développer le label « AB », en s'appuyant sur Florian !

Toute la morale de Florian est remise en cause dans le dernier tome des *Seigneurs de la terre*. Un album conclusif préfacé par Pablo Servigne, dans lequel l'intrigue s'enrobe à nouveau de précieuses connaissances sur une agriculture naturelle qui, au-delà du « bio», pose la question de la résilience dans cette époque qui est la nôtre.

Fabien Rodhain, auteur engagé pour la transition Écologique et humaine, signe avec **Luca Malisan** cette saga placée sous le signe de l'agriculture – ou plutôt de « la paysannerie », comme dirait Florian, qui a choisi de troquer sa robe d'avocat contre une combinaison verte. Avec lui et sa famille, vous suivrez le développement de la « bio », de la fin du vingtième siècle (où elle se confronte violemment à l'agriculture dite « intensive ») jusqu'aux années 2020. Générant des taux de croissance à deux chiffres, elle attise alors la convoitise de l'industrie agroalimentaire capitaliste : désormais, il y a « bio » et « bio».

Ce qu'ils en disent

Face à une agriculture dite intensive qui claironne « vouloir nourrir la planète », les pratiques écologiques et responsables peuvent-elles réellement s'imposer ? Comment ?

Maxime de Rostolan : Non contente de détruire la biodiversité, de dégrader le climat et de mettre la santé des écosystèmes – donc la nôtre – en danger, force est de constater que l'agriculture intensive ne parvient pas à nourrir la planète. Toutes les huit secondes, un enfant meurt de faim dans le monde ! L'agroécologie n'est pas « une » solution, c'est la seule. Et elle se déploiera à la faveur du bon sens : par les territoires qui souhaitent recouvrer leur résilience, voire leur autonomie alimentaire, et sous l'impulsion des consommateurs qui auront compris que consommer moins mais mieux représente la meilleure manière de s'aligner avec les enjeux écologiques. En prenant le temps qu'il faut, l'on parvient à produire davantage par unité de surface en s'inspirant de la permaculture qu'en reproduisant des pratiques biberonnées à la chimie : pour peu qu'on sache faire abstraction du carcan économique, cela ne pose techniquement aucun problème, c'est même plus stimulant intellectuellement et satisfaisant au jour le jour.

Pablo Servigne : L'agriculture intensive ne nourrit pas la planète : elle approvisionne des marchés internationaux en quatre ou cinq grandes cultures et génère des profits pour les actionnaires ; elle rend un milliard de personnes en situation de surpoids, et enfin, elle détruit la biosphère, c'est-à-dire notre maison.
On ne sait pas si les pratiques écologiques vont se répandre et s'imposer, mais on n'a pas d'autre choix qu'essayer. C'est toute la question stratégique de la « transition ». Il faut se rappeler que le modèle industriel a eu du mal à s'imposer tout au long du vingtième siècle et que les paysans ont résisté : la transition vers le modèle industriel s'est faite à coups de milliards de dollars, de brevets, d'expropriations, de lois, de campagnes publicitaires, de procès, etc. Ils l'ont fait, et maintenant, nous sommes verrouillés dans ce « système sociotechnique »... C'est très difficile de prendre un virage tellement il est devenu grand et hégémonique.
La transition passera donc par plus d'autonomie des peuples et des paysans, et par un foisonnement d'alternatives... une sorte de joyeux bazar. Un peu comme lorsqu'une forêt brûle ou qu'un grand arbre tombe.

Vandana Shiva : L'agriculture que nous promouvons aujourd'hui pourrait nourrir deux fois l'Humanité et enrichir dix fois les paysans, voici la vraie réponse à la faim et la pauvreté.

Nicolas Hulot : La magnifique saga de Luca Malisan et Fabien Rodhain, que ce tome 6 vient conclure, nous rappelle qu'il y a les sEigneurs de la terre et les sAigneurs de la terre. De la même manière, il y a deux Humanités. L'une qui accapare le bien commun et l'autre qui le protège. Le vingt et unième siècle est traversé par des énergies contradictoires : résignation vs mobilisation, conservatisme vs créativité, repli sur soi vs solidarité... Nul ne sait qui, de l'ordre ou du chaos, l'emportera, mais faisons le pari qu'à la fin, les seigneurs et les chevaliers l'emporteront sur les cyniques et les cupides. Celles et ceux qui tissent au lieu de rompre. Ces engagés qui veulent faire mentir l'avenir et font jaillir les standards de demain. Ces femmes et ces hommes qui, souvent dans l'ombre, se dressent contre les dynamiques mortifères de prédation et d'accumulation.

Quelles sont les difficultés des agriculteurs pratiquant le bio aujourd'hui ? Et leurs avantages ?

Pablo Servigne : Précisons qu'il y a plusieurs « bio » : LE bio industriel et LA bio paysanne. L'agri bio n'est pas une panacée, c'est juste une diminution des pesticides de synthèse, ce qui n'est absolument pas suffisant pour régler les problèmes.
Les agriculteurs bio (jeunes pousses) sont aujourd'hui mis en concurrence avec l'industrie et par les grands groupes, ce qui est injuste, et qui pose la question des subventions. L'avantage majeur est qu'ils prennent soin de la terre et de leur santé, ainsi que de celle des consommateurs. C'est nécessaire, mais ce n'est pas suffisant.

Maxime de Rostolan : Prendre soin de la terre demande plus de temps, nécessite plus d'expertise que d'appliquer des méthodes standardisées livrées prêtes à l'emploi. Les contraintes imposées par le cahier des charges AB, pour prémunir notre santé de molécules potentiellement toxiques, impliquent une vulnérabilité plus forte face à la pression des ravageurs et autres aléas. Les réponses techniques sont rarement évidentes, et comme l'agroécologie n'a jamais vraiment été la priorité de la recherche agronomique, les agriculteurs bio ont moins de références et de retours d'expériences sur lesquels se baser.
Pour autant, les années passant, les paysans bio acquièrent une expérience précieuse, se libèrent des fluctuations des cours en produisant eux-mêmes, sur place, la majeure partie de leurs intrants, et augmentent leur prix de vente en privilégiant des débouchés plus locaux et directs. Du reste, on constate que les rendements de production, s'ils sont un peu moindres que dans l'agriculture conventionnelle, sont cependant plus stables dans le temps.

De plus en plus de consommateurs se tournent vers le bio et/ou les produits de proximité, comment expliquez-vous ce changement ?

Yann Arthus-Bertrand : Dans notre monde hyper-connecté, où l'accès à l'information est grandement facilité, on apprend que les modèles de production de masse mis en place il y a cinquante ans nous mènent dans une impasse écologique, climatique et humaine. On le sait, mais on se le cache ; on y pense parfois devant les linéaires, mais on choisit généralement de l'ignorer. Jusqu'au jour où un élément déclencheur joue un rôle de catalyseur de ces connaissances enfouies et nous fait basculer. Ce peut être un ami, un film, une information, une maladie, une naissance… Et alors, le changement se met en route : je modifie ma consommation alimentaire, j'exige des informations claires et complètes sur les produits et leurs composants, je fais mes choix en fonction de leur origine, de la saison, de leur méthode de production. Je (re)découvre que, comme consommateur, je détiens un pouvoir fort, tout comme je détiens un pouvoir en tant que citoyen avec mon bulletin de vote.

Vandana Shiva : Nous sommes tous et toutes des graines de liberté, d'espoir, de résistance. Un proverbe mexicain nous rappelle que la résilience, la régénération et le renouvellement vivent dans la nature même des semences et de notre potentiel : « Vous avez essayé de nous enterrer. Vous avez oublié que nous sommes des semences ! »

Maxime de Rostolan est un entrepreneur écologiste, ingénieur de formation. Il a fondé une microferme expérimentale inspirée de la permaculture, puis créé Blue Bees (plateforme de financement participatif dédié à l'agroécologie), Fermes d'Avenir (association visant à accélérer la transition agricole), La Bascule (mouvement de lobbying citoyen) et s'emploie actuellement à lancer Communitrees (réseau de pépinières participatives dédiées à l'agroforesterie) et Sailcoop (coopérative de transport de passagers à la voile).

Ingénieur agronome et docteur en sciences, **Pablo Servigne** se passionne rapidement pour la transition écologique, l'agroécologie et la résilience collective. Il publie l'étude *Nourrir l'Europe en temps de crise*, avant d'inventer et populariser (avec Raphaël Stevens) le terme de « collapsologie ». Il est le co-auteur de « Comment tout peut s'effondrer », *Une autre fin du monde est possible* et *L'entraide, l'autre loi de la jungle*.

Vandana Shiva, militante féministe et écoféministe indienne.
Elle dirige la Fondation de la recherche pour la science, les technologies et les ressources naturelles (Research Foundation for Science, Technology and Natural Resource Policy). Elle a reçu le prix Nobel alternatif en 1993.

Ce qu'ils en disent

Les États ont-ils les moyens d'éviter les méfaits des OGM et de l'agrochimie ? Peut-on imaginer en France une politique citoyenne apte à contrer les lobbies ?

Pablo Servigne : Bien sûr. Les États ont le pouvoir de faire ce qu'ils veulent, et les citoyens unis aussi ! Contraindre les lobbies industriels, changer les normes et la législation est toujours faisable. Sinon, c'est que la démocratie est morte.

Maxime de Rostolan : La question du poids des lobbies est centrale dans la politique agricole : les enjeux financiers derrière les techniques et technologies qu'ils vendent sont énormes. Le long terme n'est plus envisagé qu'à la lueur financière, qui repose sur le principe suivant : le peu d'effets à court terme suffit à légitimer des pratiques potentiellement délétères.
C'est aux dirigeants de fixer l'ordre des priorités et de replacer la préservation des capitaux naturel et humain au-dessus de la bonne santé du capital financier. Tout est dans le rapport de force que s'opposent différentes visions du monde. En l'occurrence, un futur autonome et en harmonie avec la nature, ou un futur motivé par la bonne santé économique (même si illusoire, en réalité, sur le long terme) d'industriels déconnectés du vivant !

De nombreux acteurs de la transition écologique et humaine considèrent indispensable de proposer un nouveau « récit ». Estimez-vous que l'expression artistique ait un rôle à jouer ?

Pablo Servigne : Le récit n'est pas qu'une question artistique (c'est aussi notre imaginaire politique, le choix des mots, etc.). Mais oui, la moitié du travail de la transition est de changer l'imaginaire (par exemple, rendre «cool» le fait d'être paysan, ou encore le fait de considérer un outil de traction animale comme une « biotechnologie du futur »), et c'est en grande partie les artistes qui font cela (mais pas que).

Maxime de Rostolan : Qui est capable, mieux que les artistes, de partager une vision du monde ? D'inviter à se projeter, d'apprendre à ne pas cloisonner ses rêves ? Assurément, toutes les voies de création artistique sont nécessaires et utiles pour dresser un nouvel imaginaire des possibles souhaitables.
Seuls, les acteurs de terrain ne parviennent pas à diffuser leurs bonnes idées, les politiques volontaires ne réussissent pas à susciter l'adhésion à un nouveau paradigme : ils ont besoin de « complices » capables de diffuser intelligemment ces sujets, de diverses manières, dans une opinion publique protéiforme et inégalement réceptive.

Yann Arthus-Bertrand : L'amplification d'une dynamique pour faire évoluer l'offre vers une alimentation plus responsable des terres, des animaux, des femmes et des hommes qui y dédient leur énergie et leur vie, requiert que le plus grand nombre soit informé par une variété de supports. Avec *Des semences et des hommes* au théâtre et la série de B.D. *Les Seigneurs de la terre*, Fabien Rodhain participe grandement à cet objectif de sensibilisation et d'incitation à l'action.

Pierre Rabhi : Le temps est bien venu de rassembler nos idées et nos forces créatrices pour éviter le naufrage. On constate avec satisfaction que la Société civile réalise de nombreuses initiatives et projets qui préparent un futur viable pour les générations à venir. Cela serait encore plus efficace si la politique s'appuyait sur la créativité, appelée à tort « marginale ».

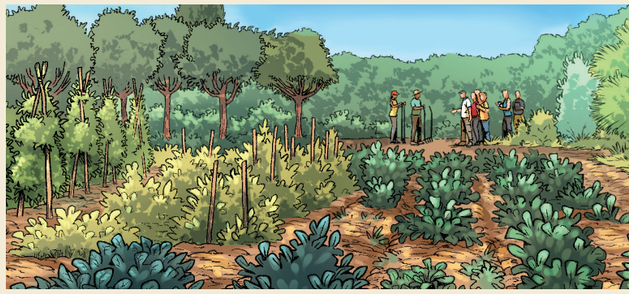
Quelques mots sur cette saga *Les Seigneurs de la terre* ?

Maxime de Rostolan : Cette série est magique, car elle conjugue au gré de ses vignettes de nombreuses problématiques auxquelles est confronté le monde agricole. Alternant scènes du quotidien et réflexions plus spirituelles, passant des champs à la maison, du bio au modèle dominant, on entre à pieds joints dans le cœur du sujet et l'on se prend au jeu de la transition !

Yann Arthus-Bertrand : La démarche des auteurs se situe en pleine cohérence avec mes valeurs et celles de la fondation GoodPlanet. Leur œuvre d'auteurs parle du cœur ; l'amour s'y retrouve au fil des pages, passionné, contrarié, engagé, brisé, peut-être renoué. Car il s'agit bien *in fine* de s'aimer soi-même, d'aimer l'autre, d'aimer tout le vivant, et donc d'aimer la terre.

Pablo Servigne : La saga dresse un large portrait de notre système alimentaire globalisé et capitaliste. On y voit les zones de friction et de luttes. La grande force de la saga, c'est d'arriver à nous incarner ce système à travers des personnages pris dans des affects… et de nous emporter avec elle.

Pierre Rabhi : Dans ce contexte, tous les talents sont invités à aider à prendre conscience de notre inconscience pour se mettre au service d'une vision plus réaliste du monde. C'est à cette idée que Fabien Rodhain et Luca Malisan ont dédié leur ouvrage *Les Seigneurs de la terre*. Informer, instruire et initier par la bande dessinée a parfaitement sa place. Cet ouvrage évoque, parmi d'autres sujets, le monde paysan. Sans paysan, aucun pays n'aurait pu être. À la fois multiple et unique gardien de la source mère de la survie de

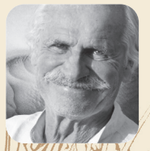


tous, intendant opiniâtre et patient des biens les plus indispensables, qu'il pérennise, il transmet le processus ininterrompu de la vie. Un grand merci aux auteurs pour leur implication dans leur démarche créatrice et militante.

Vandana Shiva : Par un scénario exemplaire, passionnant et original, Fabien Rodhain montre ces deux visions du monde s'affrontant jusqu'au cœur des individus, et les illustrations de Luca Malisan ont une magnificence à faire rêver de ce continent gigantesque en population qui est le mien…

Nicolas Hulot : Ces six B.D. portent un espoir qui croise mon rêve. Que demain nos territoires soient striés de haies et constellés de bocages ; que les petites exploitations se multiplient et, avec elles, leur lot d'emplois verts ; que le lin, le chanvre, le lupin jaillissent de partout ; que l'élevage et la culture coopèrent à nouveau ; que le soja de là-bas ne soit plus qu'un mauvais souvenir au profit des légumineuses d'ici ; que partout les prairies stockent le CO^2, que les milliards d'euros de l'argent public soutiennent la bio et donnent accès à chacun à une nourriture saine et de proximité… Que demain les urbains retrouvent pour les paysans une tendresse et un respect qu'ils n'auraient jamais dû perdre, et que les paysans trouvent enfin une paix et une sérénité bien méritées !
Que Fabien Rodhain et Luca Malisan soient ici remerciés d'avoir mis leur talent au bénéfice de la plus belle des causes.

Nicolas Hulot, d'abord connu du public pour son émission télévisée *Ushuaïa*, s'engage dans la protection de l'environnement et la sensibilisation du grand public sur les questions écologiques. En 1990, il crée la Fondation Ushuaïa, qui devient ensuite la Fondation Nicolas Hulot pour la Nature et l'Homme. En 2017, il est nommé ministre d'État, ministre de la Transition écologique et solidaire, sous la présidence d'Emmanuel Macron, qu'il quitte quinze mois plus tard.



Yann Arthus-Bertrand est un photographe, reporter, réalisateur et militant écologiste français.
Il est le président et fondateur de la fondation GoodPlanet, qui a lancé entre autres un programme de sensibilisation sur le thème des océans. Avec un site Internet, un livre (*L'Homme et la mer*) et des expositions, il invite à mieux connaître les dessous de la « planète bleue » et les enjeux de préservation des écosystèmes marins.

Pierre Rabhi était un essayiste, romancier, agriculteur, conférencier et écologiste français, fondateur du mouvement Colibris et « figure représentative du mouvement politique et scientifique de l'agroécologie en France ».
Il est décédé le 4 décembre 2021.